

la donnée moderne, remonte jusqu'à l'époque où la satire contre les moines était encore florissante. L'assimilation entre les moines et les rats rappelle la fable de Lafontaine

Que désignai-je à votre avis
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine — non, mais un dervis.
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Voici au surplus les variantes et les résumés inédits. On pourra les rapprocher, et de Perrault, et des contes déjà publiés dont j'ai donné l'indication plus haut.

I

PONDONETTE-CENDRILLON

Il y avait une fois un homme qui s'était marié deux fois. De son premier mariage il avait une petite fille qui était belle comme un jour ; sa mère mourut quand elle était toute petite ; comme il était jeune encore, et qu'il était à la tête d'une ferme, il se remaria pour avoir une ménagère.

Tant que sa seconde femme n'eut point d'enfant, elle eut grand soin de sa belle-fille. Mais il lui vint une petite fille qui était laide comme un péché ; en grandissant elle enlaidissait de plus en plus, alors que sa sœur embellissait tous les jours. La femme devint jalouse de sa belle-fille, et cessa de la bien traiter.

Le fermier était assez riche et il invitait assez souvent à dîner le recteur et les principaux de la commune. Les convives étaient charmés de la beauté et de la gentillesse de Pondonette, la fille du premier lit, ils jouaient avec elle et lui donnaient, tantôt des gros sous, tantôt des bonbons, alors qu'ils ne faisaient pas attention à sa sœur. La mère de la petite laide résolut de faire son possible pour enlever la beauté à Pondonette. Elle l'envoyait aux champs par les plus mauvais temps, ne lui donnant que de vieux vêtements et du pain noir tout sec. Mais Pondonette ne cessait d'embellir, et un jour qu'il y avait du monde à dîner, on lui fit encore plus de caresses que de coutume. La fermière, à la fin du repas, envoya les deux sœurs chercher de l'eau à la fontaine pour laver la vaisselle ; et elle leur avait donné à chacune un morceau pour manger ; celui de sa fille était un gâteau beurré bien gras, celui de Pondonette un pain bis, avec très peu de beurre dessus.

Comme elles arrivaient à la fontaine, elles rencontrèrent une bonne femme toute courbée, toute ridée, qui paraissait avoir plus de cent ans et était couverte de vieux habits tout rapiécés. Elle s'adressa à la petite fille qui avait le gâteau et lui en demanda un peu.

— Non, ma foi, répondit-elle, je ne donnerai pas mon gâteau à une vilaine vieille bonne femme comme vous, qui fait mal au cœur.

La vieille s'adressa alors à Pondonette et lui demanda un peu de son pain. Pondonette lui dit :

— Ma pauvre bonne femme, il n'est guère appétissant ; mais le voici, prenez-en ce que vous voudrez.

— Je n'ai pas besoin de ton pain, dit la vieille ; mais je te remercie tout de même. Je voulais voir si tu avais bon cœur. Lorsque tu auras affaire de quelque chose ou que tu seras dans la détresse, viens à ma maison qui se trouve sur Crokélien, et je t'accorderai tout ce que tu voudras ⁽¹⁾.

La bonne femme disparut, et les deux sœurs retournèrent à la maison ; quand elles y arrivèrent, la fermière reprocha durement à Pondonette d'avoir été si longtemps, mais elle ne gronda pas sa fille. Elle prit la cruche de Pondonette et fut bien surprise de voir qu'au lieu d'eau elle contenait du vin blanc. Elle en remplit des bouteilles et alla les offrir à ses hôtes ; mais quand elle vida la cruche de sa fille, elle n'y trouva que de l'eau croupie, remplie de grenouilles, de sourds et de crapauds.

Elle traita Pondonette encore plus mal que par le passé et elle lui donnait des morceaux de pain de plus en plus petits. Un jour que sa belle-mère l'avait encore plus maltraitée que de coutume et que son père était absent, Pondonette partit pour tâcher de gagner sa vie ; mais elle ne pensa pas à aller trouver Margot la fée à sa maison.

Après avoir voyagé quelque temps, elle arriva à un château, et demanda si l'on n'avait pas besoin d'une domestique. La dame lui répondit que non, mais son fils la pria de trouver de l'occupation pour cette pauvre fille, et elle mit Pondonette à garder les dindons.

Elle resta longtemps au château et l'on était content d'elle ; comme le soir elle restait à songer au coin du feu dans la cuisine, et qu'elle s'amusait avec la cendre et les tisons, les autres domestiques la surnommèrent Cendrillon.

1. Il y a sur la colline de Crokélien, commune du Gouray, un gros rocher qui s'appelle la Maison de Margot la Fée. Ce tertre de Crokélien est le théâtre d'un assez grand nombre de récits merveilleux ; c'est là que les conteurs placent la demeure des Margot la fée, fées de l'intérieur locales (cf. mes *Traditions et Superstitions*, t. I, et les *Margot la fée*, 1887, in-8° (Extr. des Mém. de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord).

Un jour le marquis, auquel était le château, dit à sa mère qu'il voulait se marier ; mais, ajouta-t-il, je n'irai pas chercher une femme bien loin. Nous ferons un grand dîner auquel sera invitée toute la noblesse des environs et je choisirai une femme parmi les jeunes filles qui y seront venues.

Quand Pondonette sut le dessein de son maître, elle se souvint de la bonne femme et alla sur Crokélien devant la Maison des fées. Elle appela la fée et la vit bientôt paraître : ce n'était plus une vieille couverte de haillons, mais une dame jeune et belle, et vêtue comme une reine.

— Que veux-tu, Pondonette ? lui demanda-t-elle.

— Je voudrais bien avoir ce soir un bel habit couleur de la nuit.

— Le voici, dit la fée ; quand tu auras encore besoin de moi, reviens ici.

Pondonette était bien contente : elle mit son bel habit couleur de la nuit et alla, quand tout le monde fut couché, se promener dans la cour du château. Le marquis était à sa fenêtre à prendre le frais et il fut ébloui de la beauté de la demoiselle ; mais il n'eut pas le temps de lui parler, car elle ne fit que passer, et elle alla se coucher, après avoir quitté ses belles robes, qui disparaissaient quand elle voulait.

Le lendemain, elle garda encore les dindons, et le soir, elle alla sur Crokélien trouver la fée, qui lui donna un habit plus beau que le premier ; il était couleur du soleil. Pondonette vint à la même heure que la veille se promener dans la cour du château. Le marquis était encore à sa fenêtre ; il vit la belle demoiselle et jura dans son cœur, que si elle venait au souper, ce serait elle qu'il épouserait.

Quelques jours avant le repas, le marquis dit à sa mère qu'il voulait que chacune des domestiques fît un pâté et que Cendrillon ferait aussi le sien. Toutes les fois que le marquis parlait de Cendrillon à sa mère, celle-ci se moquait de lui.

— Comment veux-tu, dit-elle, que Cendrillon fasse un pâté ? elle ne sait peut-être pas même ce que c'est.

— Cela m'est égal, répondit-il, je veux qu'elle fasse le sien comme les autres.

Toutes les domestiques firent leur pâté, et Cendrillon aussi, mais elle laissa tomber par mégarde dans la pâte une bague que la fée lui avait donnée.

Le matin du repas, Pondonette alla sur Crokélien à la Maison des fées et demanda un carrosse avec de beaux chevaux et de beaux habits, pour pouvoir assister au repas que donnait son maître. La

fée lui accorda tout cela ; il n'y avait pas un aussi beau carrosse que le sien. Quand le marquis le vit arriver, il se présenta à la portière de la voiture et fut ébloui de la beauté de la jeune fille. Il lui offrit la main pour la conduire à la salle du festin ; mais il ne la reconnut pas et se jura de l'épouser.

Mais Pondonette devait rendre l'attelage à la fée à quatre heures et revenir garder ses dindons. Elle partit un peu avant quatre heures et alla reconduire l'attelage à la fée, puis elle retourna à ses dindons. Ce jour-là le marquis ne fit point son choix, quand il vit que celle qu'il aimait était partie.

Le lendemain, il y avait encore un autre repas ; Pondonette alla demander à la fée un plus bel équipage et de plus beaux habits que la veille, et elle se présenta au château. Le marquis vint lui offrir la main et lui dit encore qu'il l'aimait et qu'il l'épouserait si elle l'acceptait. En descendant de voiture elle laissa tomber une de ses pantoufles que le marquis ramassa ; mais il en vint une autre la remplacer, de sorte qu'elle n'était pas déchaussée.

A quatre heures le marquis n'avait pas encore fait son choix ; il voulut empêcher Pondonette de partir, mais elle lui déclara qu'elle ne pouvait rester plus longtemps, et elle retourna à Crockélien rendre le carrosse à la fée.

Le marquis avait fini par s'apercevoir de l'absence de Pondonette et, malgré ses beaux habits, il pensa que la belle demoiselle était la même personne que sa pâtouze.

Enfin le jour arriva où le marquis devait choisir sa femme. Toutes les jeunes filles des environs étaient au repas, et aussi les domestiques de la maison. Cendrillon était avec les autres, dans ses habits de gardeuse de dindons.

On servit le dîner, et quand vint le tour des pâtés, le marquis trouva dans le sien la bague que Cendrillon avait perdue. Il la ramassa et n'en parla à personne ; à ce moment il savait que la belle jeune fille qu'il avait admirée n'était autre que Cendrillon.

Quand le repas fut terminé, le marquis dit qu'il allait faire son choix. Il tira de ses habits la bague et la pantoufle et dit :

— Je prendrai pour femme celle qui pourra mettre cette pantoufle et au doigt de laquelle ira cette bague.

Toutes les jeunes filles essayèrent : d'abord les demoiselles de la noblesse, puis les filles de fermiers et les domestiques. Mais aucune ne put chausser la pantoufle ou passer à son doigt la bague. Quand vint le tour de Pondonette, ou si vous aimez mieux de Cendrillon, la pantoufle lui allait comme un gant et la bague était juste de mesure à son doigt.

Le marquis déclara que c'était elle qu'il épouserait ; sa mère fut d'abord un peu contrariée, mais quand elle vit Pondonette, non plus en gardeuse de dindons, mais vêtue de sa robe couleur de soleil, elle se dit qu'elle avait une jolie bru et elle donna son consentement.

Il y eut de belles noces : le marquis ne se repentit pas d'avoir épousé Pondonette, qui était aussi douce que jolie ; quand elle avait besoin de quelque chose, elle n'avait qu'à aller sur Crokélien, à la maison des fées, et la fée lui accordait ce qu'elle désirait.

(Conté en 1884 par J.-M. Comault, du Gouray).

II

CENDRASSON

Il y avait une fois une petite fille qui avait l'habitude de se fourrer dans la cendre ; aussi ses sœurs lui avaient donné le sobriquet de Cendrasson. Elles la traitaient comme leur servante, et l'envoyaient aux champs couverte de haillons et presque sans pain. Quand il y avait des noces, c'étaient toujours elles qui y allaient et laissaient l'ouvrage à faire à Cendrasson, et si elle ne l'avait pas fait à leur idée, elles la battaient.

Margot la Fée finit par avoir pitié d'elle ; un jour que ses sœurs étaient aux noces, elle se présenta à la maison, vieille, ridée, et vêtue comme une mendicante. Cendrasson l'invita à entrer, lui donna un morceau de pain, et alluma du feu pour la réchauffer. La vieille resta longtemps, pour voir si Cendrasson s'impatienterait, mais elle la trouva toujours polie.

Quand elle fut assurée que Cendrasson avait bon cœur, elle cessa tout à coup d'être vieille et déguenillée, et devint une dame si belle que Cendrasson n'osait s'approcher d'elle.

— Ecoute, mon enfant ; tu as été bonne avec moi, je veux t'en récompenser. Quitte tes vieux habits.

Cendrasson obéit ; Margot la Fée lui donna de belles robes, et des bottines qui lui arrivaient jusqu'à mi-jambe, puis elle lui dit :

— Maintenant, tu peux aller aux noces ; mais si tu n'es pas rentrée ici à onze heures du soir, tu perdras tes beaux habits.

Dans la cour il y avait une belle voiture avec un bon cheval et un cocher.

— Je te fais encore don de ceci, dit la fée ; mais rappelle-toi à quelle condition.

Elle alla à la noce où étaient ses sœurs ; elle était si belle qu'elles